

UNE EXPÉRIENCE TERRITORIALE À NATOYE

"OÙ ATERRIR ?"

AVEC BRUNO LATOUR

En octobre 2021 démarrait un atelier "laboratoire" autour de l'ouvrage *Où atterrir ?* du sociologue et philosophe écologiste français Bruno Latour.¹ L'atelier a été mené à Natoye durant plusieurs mois avec le CIEP et la Spirale.² La pensée de Bruno Latour interpelle notre vision de la société et celle de la transition écologique. Sa démarche de questionnement requiert énormément de travail sur soi, tant elle laboure nos représentations de notre territoire de vie. Les échanges et partages que ses écrits ont suscités chez les participants à l'atelier sont d'une diversité surprenante. Même s'ils laissent parfois sur sa faim, car passer de la théorie à la pratique d'action collective ne va pas de soi...



© Équipes Populaires et Ciep

Un territoire de subsistance

Les écrits de Bruno Latour constituent pourtant un vivier pour l'action collective et éveillent nombre de questionnements sur un territoire défini par les participants. Cette question de territoire, aux contours mouvants, peut se révéler un catalyseur d'action commune mais aussi un frein. Un an de laboratoire laissera des traces parmi ceux qui ont participé à cette expérience hors du commun.

L'auteur nous invite à aller au-delà de la définition "cartographique" du territoire ("*Fait territoire tout ce qu'on peut localiser sur une carte en l'entourant d'un trait*"). Il propose une définition plus "comportementale". "*Dites-moi de quoi vous vivez, et je vous dirai jusqu'où s'étend votre terrain de vie.*" (1, p. 95)

Pour Bruno Latour, il est impossible de réduire un territoire à un périmètre géographique, établissant une démarcation nette entre un 'dedans' et un 'dehors'.

Le but n'est pas d'avoir une photographie, la plus objective possible, de ce qu'il y a à l'intérieur d'un périmètre, mais plutôt de dresser la "*liste des interactions avec ceux dont on dépend*", quels qu'ils soient et où qu'ils soient. De manière à nous éviter le piège du 'hors-sol'... et du localisme.

Selon lui, l'attention au sol et à la terre ne peut se réduire à une sorte de fascination pour le local : "*Atterrir ce n'est pas devenir local mais capable de rencontrer les êtres dont nous dépendons, aussi loin qu'ils soient en kilomètres*". (1, p. 96)

Définir son territoire de subsistance n'est donc pas définir une zone d'autonomie complète.

Ce travail de description lent et difficile, au croisement entre l'individuel et le collectif, permet de tirer l'ensemble des fils qui participent à notre (sur)vie. Lors de l'atelier, nous l'avons expérimenté pendant plusieurs mois au travers d'un outil déconcertant : la boussole (voir encadré).

Pour dessiner cette zone et parvenir à s'y repérer, l'auteur nous suggère :

- d'accepter de se laisser désorienter pour regarder dans toutes les directions et y rechercher des indices. Avant de sortir la boussole, il faut d'abord assumer d'être un peu perdu, de se demander : "Où sommes-nous ?". Bruno Latour invite à éteindre les GPS et à reprendre une "bonne vieille carte" ;
- de partir de notre quotidien pour suivre les relations de subsistance sur lesquelles repose cette zone. Pour tracer nos territoires, il nous faut donc repartir de nos besoins primaires (respirer, boire, se nourrir, se loger, se vêtir, se chauffer...) puis remonter progressivement ("de proche en proche") leurs chaînes d'approvisionnement ;
- de prendre conscience de la diversité des acteurs dont on dépend et de la multiplicité des vivants qui doivent cohabiter au sein d'une zone. Les humains ne représentent qu'une partie des occupants d'un grand écosystème fragile. Le but est de déplier une chaîne de dépendances composée de plusieurs maillons, plus ou moins nombreux, et plus ou moins distants.

De l'individu au collectif

Lors de cette expérience, le plus difficile pour le groupe a été ce passage de l'individuel à l'action collective. Car à la question "De quels acteurs / quels territoires dépendez-vous pour subsister ?", chaque participant a apporté une réponse différente, parfois très éloignée de celle des autres membres du groupe.

Ainsi, certains sont voisins mais ont des modes de consommation bien différents : tel retraité cultive son potager, telle autre "branchée smartphone" fait ses courses sur internet et tel jeune couple fréquente un magasin bio et local...

Certains font partie de zones géographiques différentes mais toutes rurales. Il est difficile de dégager le "commun" dans la cohabitation de terrains de vie et d'attentes aussi différents. Par contre, écouter, comprendre, ressentir la diversité des territoires existant au sein d'un même groupe est une expérience "commune" qui ouvre nos sens à d'autres modes de vie et de subsistance. D'ailleurs, le processus d'enquête est non individuel. Les allers-retours entre les individus et le groupe sont réguliers. Ce n'est pas une recherche où l'on est seul, face à son sujet de préoccupation, mais soutenu par les autres.

Les sujets de préoccupation, les "cailloux", peuvent être très variés.³

Le caillou, c'est celui que chacun peut avoir dans sa chaussure et qui l'empêche de marcher et qu'il est seul à pouvoir enlever... Évidemment,

à partir de ce caillou qui est très personnel, parfois intime, doit commencer une collecte, ou une enquête qui va permettre de nourrir son "caillou". Toutefois, trois préoccupations finales ressortent de l'exercice : la menace de la disparition d'un jardin partagé, le vivre ensemble de plus en plus menacé et le retour à des rythmes de vie plus naturels : les "sabbats". Dégager un sujet commun est ancré dans nos pratiques d'éducation permanente. Tandis que Bruno Latour cherche à cartographier les puissances d'agir face à chaque "caillou".

Les citoyens rassemblés dans l'atelier ne faisaient pas partie d'une "communauté de subsistance", c'est-à-dire un groupe composé d'une diversité d'habitants d'un même quartier, se sentant menacés. Il s'agissait plutôt d'une "communauté de partage" de "cailloux" entre gens bienveillants, curieux d'en savoir plus sur Bruno Latour ; des humains conscients d'occuper un écosystème fragile, de plus en plus mis à mal.

La démarche s'est arrêtée après que la thématique commune - le rythme de vie - ait été choisie. L'enquête a été entamée sur le sujet et l'évaluation reste à réaliser suite à l'arrêt de l'expérience.

Notre souhait, au terme de cet atelier-laboratoire est que chacun-e, de retour dans son lieu de vie, (em)porte cette phrase : "On ne peut plus s'échapper, mais on peut habiter d'une autre façon le même lieu, ce qui fait reposer toute l'acrobatie sur les nouvelles manières de se situer autrement au même endroit". (1, p.71)

Un travail intérieur et personnel

Toutes ces étapes dans le processus de définition du territoire ne sont pas seulement un travail de déchiffrement. Elles ont enclenché également un parcours intérieur.

Après avoir renoncé à décrire le réel d'une manière distante, sur base d'une lecture, d'une conférence ou d'un reportage, nous avons toutes et tous éprouvé un sentiment d'inconfort. Être en contact avec le réel, le concret dans notre quotidien a permis de percevoir davantage les menaces et de mieux cerner nos peurs. Nos (re)présentations personnelles, de ce qui est menacé dans notre subsistance, ont été mises en mots, en images à travers l'expression théâtrale ou picturale, deux outils facilitateurs pour se reconnecter à soi-même et exposer ses craintes.

La première étape, essentielle, a été de se rendre compte "de l'endroit où l'on vit et de l'articuler à ce dont on vit". Même si ce n'est que pour quelques instants, cet arrêt fut salutaire puisqu'il a permis

Expérimentation et outils

Le décollage : l'axe du progrès

Avec l'appui et l'analyse de Daniel Cauchy, systémicien et formateur, nous avons découvert ce premier axe. Il nous a permis de redécouvrir le monde de nos grands-parents. A une époque où la nourriture était principalement locale et où chacun connaissait l'origine des produits. Le laitier déposait le lait devant chaque porte et le boulanger achetait sa farine au meunier du coin. Décrit comme un monde pénible et dépassé, les politiques ont contribué à renforcer cette croyance. Il fallait, selon eux, quitter l'ancien monde pour aller vers un monde meilleur, basé sur le progrès : une destination où rationalité et croissance ont occupé une place de choix.

Aujourd'hui, on se rend compte que cette destination est un leurre. De plus, nous faisons le constat qu'elle n'est pas viable. C'est un modèle non soutenable. Nous nous sommes trompés et nous sentons perdus, à l'image d'un avion qui aurait perdu son GPS. Nous ne pouvons plus faire marche arrière. Mais alors, où atterrir ?

Comment s'orienter aujourd'hui : l'axe de la régénération

Si certains rêvent de quitter la terre pour coloniser la planète Mars et vivre dans un monde d'hypermodernité, cela paraît inaccessible et irréaliste.

Nous vivons sur la planète terre qui est le lieu où l'on subsiste, notre territoire de subsistance. Mais comment y atterrir ?

En commençant par accepter que nous sommes ignorants du parcours des éléments dont nous dépendons. Ainsi, lors de la crise du Covid, nous nous sommes rendu compte que nous étions tributaires de la Chine, productrice des masques de protection, et d'autres pays nous fournissant des médicaments et d'autres produits.

Il est donc important de reprendre possession du savoir en se documentant et d'avoir accès à l'information qui nous permet de mieux cerner notre territoire direct.

Pour y parvenir, il faut enquêter, rencontrer des experts, créer un réseau d'échanges de savoirs ; cela donnant accès à une vision micro de notre territoire. Et petit à petit, il faut, sur ces bases, reconstituer un puzzle où se trouvent des solutions précises et palpables qui répondent à notre propre survie.

Un des premiers objectifs de la démarche est de créer un répertoire des richesses et des personnes ressources (scientifiques/experts) du territoire investigué.

La boussole

Ainsi, le groupe a pu avancer pas à pas, seulement éclairé par l'interprétation des ouvrages de Bruno Latour et ses quelques outils. Cependant, il a pu créer ses propres outils. Par exemple : une animation a mis en lumière la complexité de l'accès à l'eau, cet or bleu, dans notre consommation quotidienne. Cela représente bien plus que de tourner son robinet !

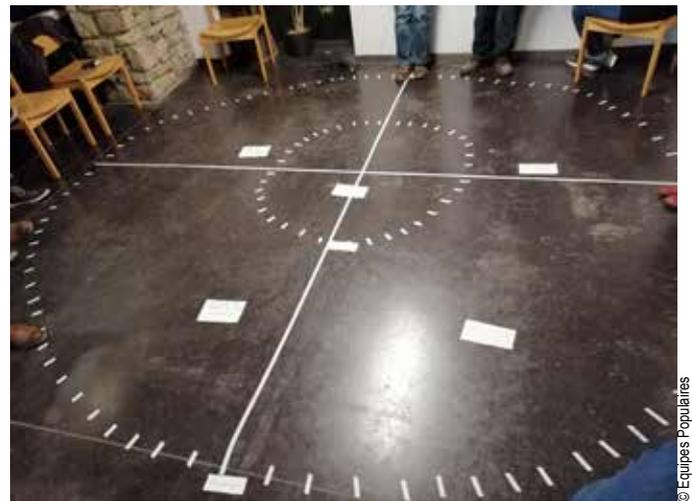
Nous avons aussi utilisé un outil de l'auteur, la boussole qui pose la question centrale : "De quoi dépendons-nous concrètement pour subsister et que nous savons menacé ?"

d'y voir clair. C'est l'émotion qui a motivé à ce cheminement vers notre subsistance. L'émotion a été l'étincelle tandis que la créativité a été le moteur. Avec pour pilote, le groupe allant vers une destination répondant à la question : "Où atterrir ?"

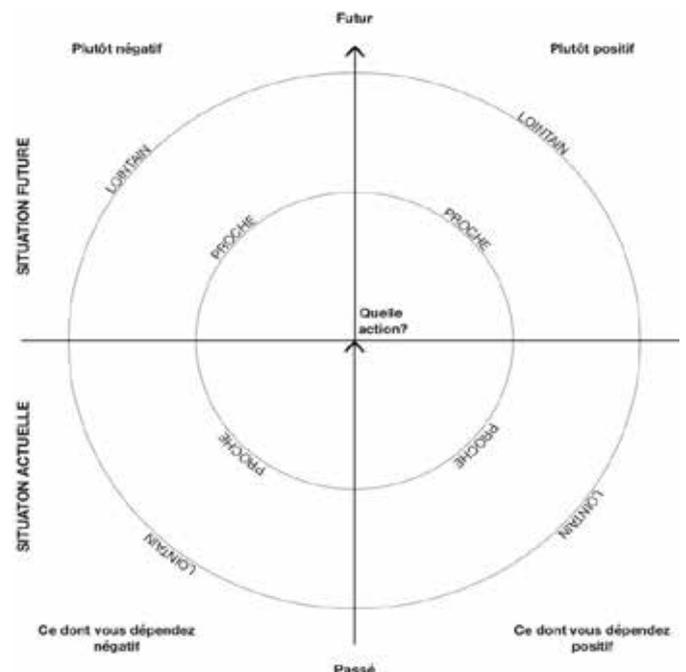
Conclusion

Le territoire où nous devons atterrir est réel et charnel. Il nous dit : "Plonge tes mains dans la terre et sois caressé par le vent. Écoute le bruit de la pluie, goûte les premiers fruits du printemps et ressens son arrivée. Redeviens cette nature..."

Peggy Lallemand et Laurent Quobion



© Equipes Populaires



1. Cet atelier qui s'est déroulé sur plusieurs mois, a été initié sous l'impulsion du CIEP (www.ciep.be), auquel se sont associées Les Equipes Populaires et la Spirale, Centre d'expression et de créativité et centre d'éducation permanente, centre des métiers d'art à Natoye (<https://laspirale.be>)
2. Bruno Latour, *Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*. Coll. Les Empêcheurs, Ed. La Découverte, 2021 <https://autrementautrement.com/2021/03/17/agir-avec-bruno-latour-deplier-nos-geographies-de-subsistance-pour-recommander-a-faire-territoire/>
3. Où atterrir ? Projet pilote entre Saint-Junien et La Chatre. Rapport d'activité final, Consortium Où atterrir, Déc. 2021, p. 249